

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » six mois.  
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 mai 1864.

### BULLETIN.

Des dépêches reçues de Vienne et de Berlin font entrevoir la situation sous un aspect assez satisfaisant. On espère que lors de la reprise des travaux de la conférence les plénipotentiaires seront munis d'instructions précises pour que la solution de la question ne se fasse plus attendre.

On assure que la Prusse, après avoir maintenu ses prétentions annexionistes, ne les soutiendra pas. D'après certaines indications puisées à bonne source, les populations ne seront consultées que lorsque les plénipotentiaires auront réglé les bases de l'arrangement. Le vote populaire ne serait demandé que pour l'adoption ou le rejet des combinaisons adoptées par la diplomatie.

Le *Wanderer* de Vienne assure que la France et l'Angleterre se sont mises complètement d'accord sur un programme commun de médiation qui serait présenté à la prochaine séance de la conférence. Les deux grandes puissances occidentales, rejetant d'une manière absolue l'union personnelle, cesseraient de maintenir le traité de 1852 et proposeraient l'union du Holstein et du Sleswig méridional qui seraient complètement séparés de la monarchie danoise.

D'après des lettres de Copenhague, le Danemark présenterait à la prochaine séance de la conférence une proposition tendant à la conclusion définitive d'un armistice, à la condition que le Jutland serait évacué comme équivalent de l'abstention de la marine danoise, pendant la saison favorable aux opérations maritimes.

Les renforts dirigés sur l'Algérie ne doivent pas se borner à l'envoi des troupes transportées par le *Gomer* et l'*Eldorado*. On annonce le départ du 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied et du 43<sup>e</sup> de ligne; un régiment de hussards serait désigné pour la province d'Oran.

Une correspondance de l'*Indépendance belge* assure que tout en marchant d'accord avec l'Angleterre en Tunisie, la France a porté plainte contre M. Wood, consul anglais à Tunis. Le fils de cet agent a vendu des armes aux insurgés en Algérie. M. Wood était consul à Beyrouth à l'époque des massacres de Syrie, et déjà dans ces tristes circonstances il s'est montré l'ennemi acharné de la France.

Par suite de la mort du maréchal duc de Malakoff, le général de Martimprey a pris la direction du gouvernement de l'Algérie. La dépouille mortelle du maréchal doit être rapportée en France par le *Christophe Colomb*, accompagnée par une députation.

Les lettres de Constantinople disent qu'Ali-Pacha a ouvert la seconde conférence pour les principautés, en déclarant qu'il était nécessaire d'arrêter les empiétements du prince Couza et de maintenir la souveraineté du Sultan et le droit des puissances.

Sir Bulwer aurait appuyé Ali-Pacha. Le marquis de Moustier aurait répondu qu'il était nécessaire aussi de tenir compte des faits accomplis et des circonstances qui obligeraient le prince Couza à se défendre contre les partis.

J. REBOUX.

Une dépêche d'Alger a annoncé la mort du maréchal Pelissier, duc de Malakoff. Le général Martimprey a été investi temporairement des fonctions de gouverneur général.

Le *Moniteur* publie la notice biographique suivante :

Le maréchal Pelissier, duc de Malakoff, était né en 1794; il comptait, par conséquent, près de 70 ans. Il entra à vingt ans dans la carrière militaire comme élève du Prytanée impérial. Après avoir passé par l'école spéciale de St-Cyr, il fut nommé lieutenant dans l'artillerie de la garde royale. Lieutenant d'état-major en 1819; puis lieutenant au 35<sup>e</sup> de ligne; il fit la campagne d'Espagne en 1823. Après être resté assez longtemps attaché au ministère de la guerre, il passa en Algérie où il séjourna plus de seize ans. Il était arri-

vé lieutenant-colonel, il en sortit général de division.

En janvier 1855, il fut appelé à l'armée d'Orient, dont le commandement en chef lui fut remis au mois de mai. L'issue glorieuse de la guerre lui valut le maréchalat, le titre de duc et une dotation.

Pendant la guerre d'Italie, il fut nommé commandant de l'armée d'observation dont le quartier général était à Nancy. Depuis cette époque, le duc de Malakoff était gouverneur général de l'Algérie.

Outre ces fonctions militaires, le maréchal Pelissier a occupé le poste d'ambassadeur de l'Empereur à Londres en 1858 et celui de grand-chancelier de la Légion d'Honneur après la mort du duc de Plaisance.

Le maréchal était grand-croix de la Légion d'Honneur.

Nous lisons dans le *Pays* :

Les impressions pacifiques tendent visiblement à prévaloir.

On est, à cette heure, à peu près d'accord à penser que la conférence parviendra à s'entendre dans les conditions et sur les bases suivantes :

Les populations seraient consultées; la partie méridionale du Sleswig ainsi que le Holstein seraient détachés du Danemark; la ligne frontière serait le Danewirk.

Le bruit qui avait couru que les Austro-Prussiens demandaient pour frais de guerre une somme de 239 millions n'a pas persisté. — A. Voiseux.

On écrit de Berlin, 23 mai :

C'est aujourd'hui que le roi a reçu l'adresse en faveur de l'indépendance des duchés de Sleswig et de Holstein. Tout ce que je sais, jusqu'ici, c'est que le roi a fait à la députation un fort gracieux accueil; mais que, dans sa réponse, il a assez clairement repoussé l'annexion éventuelle des duchés à la Prusse. C'est là l'essentiel. C'est maintenant que va s'engager la polémique entre les deux fractions du parti conservateur sur le contenu de l'adresse.

Les accusations formulées contre les autorités militaires de l'armée alliée, au sujet des contributions qu'elle aurait exigées dans le Jutland après le 12 mai sont formellement démenties dans nos cercles officiels. C'est à la date du 11 mai que la suspension d'armes a été ratifiée par le roi et l'ordre a été donné immédiatement de mettre fin à la levée des contributions de guerre. Si cet ordre n'est pas arrivé à

temps aux endroits les plus éloignés occupés par nos troupes dans le Jutland et si, par conséquent, des contributions ont été levées après le 12 mai, tout sera rendu à qui de droit. C'est avec grande satisfaction que nous prenons acte de cette déclaration, tout en déplorant qu'elle n'ait pas été faite plus tôt.

D'autre part, on se plaint, ici, que les Danois n'aient pas respecté l'article de la suspension d'armes qui dit que « les parties belligérantes s'interdisent de renforcer leurs positions militaires respectives pendant la durée de la suspension des hostilités. » Dans plusieurs districts du Jutland, les Danois ont essayé de recruter des soldats. Mais ces manœuvres n'ont pas échappé à la vigilance des autorités militaires de l'armée alliée : les fonctionnaires qui s'y sont prêtés ont été emprisonnés. Il paraît qu'à Copenhague on ne s'attend pas à la suspension d'armes au-delà du 12 juin.

Une députation composée de 17 personnes a présenté au roi de Prusse l'adresse Arnim couverte de 30,000 signatures. M. le comte d'Arnim a prononcé un discours auquel le roi a répondu à peu près en ces termes :

« J'accepte avec plaisir cette adresse et j'aurai soin, de concert avec mon auguste allié, d'obtenir garantie pleine et entière contre le retour de l'oppression danoise et contre de futures perturbations de la paix sur la frontière septentrionale de l'Allemagne. C'est pour cela que les puissances alliées ont combattu, et c'est là aussi le but, qu'en pleine liberté de décision, et autorisées par la conduite des Danois et par les événements, elles doivent atteindre à la conférence. Aucun éclaircissement ne peut être donné sur la forme de la solution, pendant que les négociations sont en suspens. J'ai la confiance que les sacrifices faits par nous pour la cause allemande porteront aussi des fruits pour les intérêts de notre patrie particulière. »

### QU'IL NE FAUT PAS PLAISANTER AVEC L'ANGLETERRE.

Nous nous sommes parfois donné cette licence. Nous ne l'oserions plus. Lord Palmerston vient de prononcer à la Chambre des communes un discours que le capitaine Fracasse ne désavouerait point. Qui est-ce donc qui prétend que l'Angleterre a perdu de son influence dans les

affaires de l'Europe et du monde? C'est le contraire qui est la vérité. Partout où il y a des lauriers à cueillir, des guirlandes à recueillir, l'Angleterre s'y trouve. Ecoutez l'honorable ministre :

« Nous sommes intervenus dans les affaires de la Grèce, dans les affaires de la Belgique, en Portugal. Nous sommes intervenus dans les affaires de la Turquie, dans celles de la Syrie, dans celles de l'Égypte, et nous avons maintenu l'intégrité de l'empire turc.

« Nous sommes intervenus, pour notre bonne part, dans les événements qui ont amené la guerre de Crimée, et je ne pense pas que personne puisse soutenir que nous sommes intervenus sans succès. Nous sommes intervenus dans les affaires de la Chine, et pourquoi? Parce que les droits que nous tenons des traités étaient en péril, parce que nos intérêts nationaux étaient en jeu. »

Il nous semble entendre un invalide dire en chevrotant : J'étais à Marengo ou à Trafalgar. Mais il s'agit, mon brave, de la Pologne et du Danemark. Mais il s'est agi de l'Italie et du Mexique. Pourquoi vos soldats se sont-ils rembarqués à la Vera-Cruz? Pourquoi avez-vous laissé battre l'Autriche sur le Tessin? Pourquoi avez-vous refusé de coopérer à une entreprise armée en faveur de la Pologne? Pourquoi, en ce moment même, laissez-vous hésitez-vous à soutenir les droits du Danemark contre les convoitises germaniques? Hélas! c'est que le temps qui a fait les autres plus virils, vous a rendu plus circonspect.

Des paroles tant qu'on veut; mais des actes, il n'y faut plus compter. L'intervention de la Grande-Bretagne est celle de maître Chicaneau, et qu'on ne marchande pas les épices!... A. B.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 14 mai (par le *City of Washington*).

Il n'y pas eu d'engagement, le 11, à Spottsylvania. Le 12, au matin, Hancock attaqua vigoureusement les retranchements confédérés, dont il s'empara en faisant 4,000 prisonniers, y compris deux généraux; et en prenant 30 canons. La lutte continua avec acharnement toute la journée du 12, mais tous les efforts des fédéraux pour percer les lignes de Lee, furent inutiles. — Pendant la nuit, Lee se retira en l'ab-

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 MAI 1864.

— N° 43. —

## BLENDA

CHAPITRE XLIII.

(Suite.)

Elle eût à peine le loisir de déjeuner avec les autres et de recevoir leurs félicitations, à peine même le temps de rougir des plaisanteries « piquantes » du beau-frère Patrick, tant elle était préoccupée de sa toilette.

Par-ci par-là, une autre idée lui passait par la tête, et elle courait alors à la salle à manger, à l'office et au garde-manger, où sa mère, madame Gyllenhake et Henriette s'occupaient des préparatifs du dîner.

« Puis-je vous aider? Que puis-je faire? Dois-je rester ici? Telles étaient les questions de Blenda, qui se faufilait en sautillant entre les piles d'assiettes, les paniers

de bouteilles et une foule d'autres choses.

— Rentre dans ta chambre, petite! s'écria madame Emerence du haut d'une échelle placée devant une armoire à glace. Tu n'apprendras rien aujourd'hui!

— Retire-toi, mon enfant, dit aussi M<sup>me</sup> Gyllenhake, installée dans un grand fauteuil, d'où elle commandait la manœuvre du couvert.

— Va-t-en, s'écria Henriette; tu ne ferais que renverser mes vases de fleurs, dont l'arrangement m'a donné tant de peine!

Blenda se demandait si elle n'irait pas aussi faire une visite à la cuisinière et à madame Debora, lorsque Jean survint et l'emporta sur son bras dans une autre pièce. Mais elle lui échappa bientôt, car elle n'avait pas encore essayé sa coiffure.

Enfin l'heure du dîner arriva. Madame Blenda, parée d'une robe de soie lilas, du goût le plus exquis, et d'une élégante coiffure de roses, faisait les honneurs du salon et ravissait tous ses hôtes par sa beauté et ses manières naturelles, et surtout par son aménité et sa douceur.

Mais, parmi les personnes présentes, il ne s'en trouvait aucune dont le nom lui eût causé la moindre émotion.

Entourée d'un cercle de dames, elle entretenait la conversation avec autant d'aisance que si elle les avait connues toutes depuis longtemps, quand son mari entra avec un jeune homme — un beau jeune homme, dirions-nous avec raison, si l'expression souffrante de son visage n'eût trahi que son teint un peu jaunâtre n'annonçait pas la santé.

Il avait d'ailleurs une tournure pleine d'aisance et de distinction. Quand il s'approcha d'elle, Blenda se leva sans le moindre presentiment; mais

elle ne put s'empêcher de rougir jusqu'aux tempes, lorsque Jean lui dit :

« Ma chère Blenda! permets que je te présente M. le comte de Creutz! Tu as lieu de te féliciter de sa présence; car, pour danser ce soir avec toi, monsieur le comte a retardé d'un jour son départ pour l'endroit où il va se marier lui-même.

— J'aurais avantage, interrompit le comte, à pouvoir me vanter d'avoir fait un sacrifice! Cependant, s'il m'était permis de le confesser, je dirai que l'invitation de monsieur Blucher était trop séduisante pour moi pour que mon acceptation puisse être taxée de sacrifice.

— C'est néanmoins ainsi que je la considère, afin d'avoir d'autant plus le droit de remercier monsieur le comte de son amabilité; mais je serais inconsolable, si vous ne regagniez pas, pendant le voyage, le temps perdu.

— Que voulez-vous dire, madame? — Peut-on faire cette question quand on se met en route pour son mariage? La belle fiancée de monsieur le comte paraîtrait difficilement à celle qui retarderait l'instant du revoir.

— Oh! dit le comte en rougissant un peu et avec un mouvement de tête inimitable, nous sommes fiancés depuis huit ans.

— Depuis huit ans! Dieu, que c'est long!

Cette fois le comte ne répondit que par un sourire.

Plus tard, Blenda apprit de son mari que M. de Creutz craignait sans doute plus la longueur du temps à venir que celle du temps passé, parce que la jeune personne à laquelle il avait été fiancé à l'âge de vingt ans — elle en avait alors quinze — passait pour au moins aussi laide qu'elle

était riche et de haute naissance.

Toutefois, pour éloigner toute question directe sur la future, Jean s'empressa de dire :

« Sais-tu bien, ma chérie, que le comte, qui est à Stockholm pour monter sa maison, achète presque la moitié de mon magasin? Tu lui es donc redevable aussi de ce que je pourrai d'autant plus tôt satisfaire à ton désir de me voir renoncer au commerce! »

Ces mots firent une impression étrange et très-vive sur la jeune femme.

Ainsi c'était donc réellement une comtesse Creutz qui achetait tous ses objets de luxe chez le cousin Johan; pourtant, elle ne s'appelait pas comtesse Blenda.

O sort!

Par bonheur, de nouveaux invités arrivèrent en ce moment, et il se fit beaucoup de bruit autour de Blenda.

Johan était enchanté qu'elle se fût si bien tirée de son léger embarras; et elle-même, elle était ravie d'avoir eu occasion de montrer combien elle eût été capable — le cas échéant — de jouer avec aisance le rôle d'une grande dame. Seul le rougissement de ses joues, rien ne trahit qu'elle s'était considérée une année entière comme la fiancée du comte de Creutz.

Si le comte lui-même avait su qu'il jouissait de l'intéressant privilège d'être fiancé en deux endroits différents, peut-être aurait-il oublié son ancienne flamme pour la nouvelle.

Blenda fut aussi tentée de le croire (avouons la vérité), car les yeux du comte avaient une remarquable éloquence, aussi bien quand il la conduisit à table que

quand il lui offrit la main pour la première contredanse — le bal fut naturellement ouvert par les mariés — et puis chaque fois qu'il adressait ses félicitations au mari, il soupirait devant la femme.

Les hommages du comte n'étaient passés déguisés qu'ils ne fussent remarqués de tous, et surtout de la fière et heureuse M<sup>me</sup> Emerence, qui, parée comme elle ne l'avait été de sa vie, avec une plume onduoyante à son turban, était assise sur le sofa et prêtait l'oreille.

Le prochain mariage de son ex-gendre à la couronne comtale la réconciliait plus que tout le reste avec le gendre roturier qu'elle avait obtenu, et dont la valeur grandit considérablement à ses yeux, quand elle l'entendit, dans la soirée, tutoyer le comte. Elle se pavana alors d'une manière gracieuse, et dit tout bas, tantôt à sa voisine de droite, tantôt à sa voisine de gauche, que son gendre et le comte Creutz étaient très intimement liés.

Quand cette journée de bruit et de fatigues fut à son terme, c'est-à-dire, le lendemain au lever du soleil (car ce ne fut qu'alors que parut la dernière voiture), Jean demanda à sa femme quelle impression avait faite sur elle son héros imaginaire, et si elle en regrettait amèrement la perte.

« Ah, mon Dieu! il faut bien me consoler! dit Blenda; il était déjà fiancé. Mais, continua-t-elle en posant avec tendresse sa tête sur le cœur de son mari, eût-il été mille fois libre, cela n'aurait servi à rien; car, bien qu'il ait, comme toi, des cheveux noirs et qu'il soit beau également, il ne te ressemble pourtant guère, et je sens que je ne me serais point éprise de lui comme de mon chevalier.